

Les trois retrait(e)s de Jésus

Jésus fut un homme public. Les évangiles le présentent suivi par les foules, cerné, débordé par son succès populaire. Mais à des moments cruciaux, Jésus se retire. Seul ou avec quelques disciples triés sur le volet. Pourquoi ce retrait ? À quelles nécessités répond ce besoin de se retrouver soi-même ?

Par Daniel Marguerat
Exégète, professeur honoraire de l'université de Lausanne. Faculté de théologie et de sciences des religions

À trois moments de sa vie, Jésus se retire et prend distance des foules qui le suivent. Ces trois moments ne sont pas anodins : le premier inaugure son activité publique, c'est la tentation au désert ; le deuxième figure au centre de son ministère, c'est la Transfiguration ; le troisième a lieu peu avant sa mort, au jardin de Gethsémani.

L'épreuve du désert

Trois évangiles racontent l'événement inaugural de l'activité publique de Jésus : Marc brièvement (1,12), Matthieu (4,1-11) et Luc (4,1-13) plus longuement. Et pour les trois, ce retrait au désert suit immédiatement le baptême au Jourdain par Jean le Baptiseur. Il existe donc un lien évident entre la tentation au désert et le baptême, et ce lien échappe à ceux qui dissocient les deux événements. Sitôt proclamée au baptême, la filialité divine de Jésus est donc mise à l'épreuve. Que s'est-il passé au Jourdain ? Jésus a une trentaine d'années. Il s'est converti au contact du Baptiseur. La prédication de ce

prophète du désert était poignante : la venue du Règne de Dieu est imminente, il s'agit de se convertir de toute urgence pour ne pas tomber sous le coup de la colère divine contre les pécheurs et les impies. À ceux qui demandent le baptême, Jean ordonne de s'engager à vivre une vie de justice et de miséricorde. Touché par ce message, convaincu par l'urgence, Jésus se fait baptiser. Sa propre prédication sera fortement marquée de ces accents.

Sitôt revenu du Jourdain, « rempli d'Esprit saint, Jésus était dans le désert, conduit par l'Esprit » (Mt 4,1). L'évangéliste tient à le souligner : la retraite au désert n'est pas une lubie du Nazaréen, mais une décision inspirée. Il se sent conduit là. Il fallait le souligner, car l'injonction est paradoxale : Dieu conduisant son Fils à l'épreuve ? On pourrait souhaiter mieux. Mais justement, il fallait que Jésus soit inspiré pour s'approprier son statut de Fils. Dans la logique évangélique, le retrait au désert permet à l'homme de Nazareth de faire sienne l'identité qui lui a été révélé- ●●●



La Tentation du Christ sur la montagne

Duccio di Buoninsegna, 1308-1311, tempera et or sur bois, 43 x 46 cm. New York, The Frick Collection.

© The Frick Collection

●●● lée au Jourdain. Autrement dit : on ne devient pas enfant de Dieu par un coup de baguette magique ; il s'agit d'endosser cette condition, au risque d'échouer. Les premiers chrétiens en étaient persuadés : ce chemin, que suit Jésus baptisé, est en réalité celui de tout(e) baptisé(e).

Le désert : l'endroit a toute une histoire. Dans la tradition biblique, il est le lieu du face-à-face avec Dieu. Depuis l'exode, où selon la légende Israël a vécu quarante ans d'errance et de tentations, le désert est le lieu où le peuple rencontre son Dieu. Dépouillement, solitude : l'individu est réduit à lui-même. Il est reconduit à son identité profonde. L'historien juif Flavius Josèphe (I^{er} siècle ap. J.-C.) nous parle des « prophètes du désert », qui enjoignait à leurs adeptes de les rejoindre pour revivre la spiritualité des origines (*Guerre des Juifs* II, 259-263).

Jésus y rencontre Satan, le principe du mal. Autant dire que ce face-à-face est de type mystique. À trois reprises, Jésus est interpellé : « Si tu es le Fils de Dieu [...] » La triple proposition diabolique consiste à détourner la filialité divine de son sens originel, en la pervertissant pour échapper à la condition humaine. Ne plus connaître la faim (changer les pierres en pain), échapper à la mort (en se jetant du haut du Temple), user de tous les pouvoirs (en adorant Satan) : ce que le diable propose n'est ni plus ni moins que céder au fantasme d'immortalité et de toute-puissance. Bref, Satan offre à Jésus de « régler son comportement sur le désir d'échapper aux limites humaines » (André Wénin).

Par trois fois, Jésus oppose un refus en citant une parole d'Écriture tirée du Deutéronome : « L'homme ne vivra pas de pain seulement [...]. Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu [...]. Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et lui seul » (Dt 8,3 ; 6,16 ; 6,13). Jésus refuse de

profiter de Dieu, ce qui lui vaudra, à l'heure de la Passion, d'entendre la foule crier : « Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix ! » Du coup, Jésus détruit l'image de Dieu que lui sert Satan : Dieu ne s'impose pas par la force, et le vrai pouvoir est celui de l'amour sans violence.

Se retirer au désert, au seuil de sa vie publique, permet au Nazaréen d'éprouver l'identité d'enfant de Dieu reçue au baptême : ni chou chou divin, ni super homme. Être fils ne signifie pas prendre la place d'un dieu fantasmé, mais vivre dans la confiance au Dieu père.

La montagne de la Transfiguration

La deuxième halte se situe au milieu de l'évangile de Marc. La narration y a atteint une tension à la limite du soutenable. Jésus s'est mis en route pour Jérusalem avec ses disciples. En chemin, il les questionne : « Qui dites-vous que je suis ? » Et Pierre de répondre : « Tu es le Christ » (Mc 8,29). Mais Jésus lui ordonne de se taire et délivre, immédiatement après, l'annonce que le Fils de l'homme sera rejeté, mis à mort, et qu'il sera relevé au troisième jour. Pierre s'offusque, mais se fait rabrouer : « Derrière moi, Satan ». Jésus déclare alors : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même et prenne sa croix, et qu'il me suive [...]. Qui veut sauver sa vie la perdra, mais qui perdra sa vie à cause de moi et de l'Évangile la sauvera » (Mc 8,34.36).

La tension dans le récit atteint ici son paroxysme. Jésus est en chemin pour la Ville sainte, mais il annonce qu'il y mourra de façon infamante. S'il est vraiment le Messie, comment imaginer qu'il sera écrasé ? Et qui est-il pour exiger qu'on joue sa vie à sa suite, qu'on puisse « perdre » sa vie pour mieux la gagner ? L'intensité du questionnement est telle – il y va de la vie et de la mort – que le récit est près de vaciller.

C'est alors que, « six jours après », Jésus emmène sur une haute montagne trois de ses disciples, intimes parmi les intimes : Pierre, Jacques et Jean. Six jours après, cela signifie que nous sommes au septième ●●●

-
- **À quels moments de sa vie Jésus se retire-t-il ?**
- **Ces trois moments ne sont pas anodins : le premier inaugure son**
- **activité publique, c'est la tentation au désert ; le deuxième figure au**
- **centre de son ministère, c'est la Transfiguration ; le troisième a lieu**
- **peu avant sa mort, au jardin de Gethsémani.**
-



La Transfiguration
Théophane le Grec, vers 1403, icône, tempera, Moscou, Galerie Tretiakov.
© DR/Galerie Tretiakov

●●● jour, jour du sabbat, jour du repos. Ce qui va se dérouler tient de la halte bienfaitrice au sein d'un questionnement brûlant. Et là, Jésus «fut transfiguré devant eux, et ses vêtements devinrent éblouissants, si blancs qu'aucun foulon sur terre ne saurait blanchir ainsi» (Mc 9,2-3). À ses côtés, Élie et Moïse s'entretiennent avec lui. Encore une fois, l'évangéliste rapporte une vision mystique. L'exceptionnelle blancheur des vêtements de Jésus renvoie à sa sainteté, une sainteté à nulle autre pareille, puisqu'elle vient de Dieu lui-même. Ce que confirmera la voix céleste: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le!» (Mc 9,7).

Les propos échangés entre les trois personnages ne sont pas rapportés. Ce n'est donc pas leur débat qui importe, mais leur coprésence. Élie personnifie les prophètes et Moïse la Loi. Loi et prophètes composent l'entier des Écritures juives, l'Ancien Testament. La conversation des trois hommes dit leur harmonie: la voix de Jésus est en accord avec celle de Moïse et des prophètes. Le Dieu de Jésus est bien le Dieu d'Israël, le Dieu de la Loi et des prophètes. En d'autres termes: même si l'annonce que Jésus-Messie va être écrasé est insupportable, le Dieu qui la cautionne est bien le Dieu des pères.

Pierre réagit avec son impulsivité coutumière en proposant de dresser trois tentes. Il veut prolonger la halte signifiante, s'installer dans cette vision et fuir le drame qui s'annonce. «Il ne savait que dire», commente l'évangéliste; l'effroi les avait saisis tous. Une fois de plus – et c'est coutume dans l'évangile de Marc – les disciples réagissent à côté. Ce motif classique de l'incompréhension ne vise pas à faire passer les disciples pour des imbéciles; il murmure au lecteur, à la lectrice: la vérité dont ils sont les témoins, et vous avec, est si énorme qu'il faut du temps pour la faire sienne. Dans un premier temps, on s'égaré,

puis on la laisse peu à peu descendre en soi; mais elle est si bouleversante qu'elle va transformer jusqu'à votre image de Dieu et de la foi.

Voilà exactement ce qui se passe ici. L'évangile est à un tournant. Il n'est plus possible désormais d'échapper à cette vérité: puisque Jésus est le Messie, il va donner sa vie pour révéler qui est Dieu en vérité. Il payera sa fidélité de sa vie, mais croire en lui conduit à un chemin scabreux où les évidences se retournent. Vouloir gagner sa vie, c'est la perdre; et accepter de la perdre, c'est la sauver. Voilà les disciples prévenus. Le retrait sur la montagne a permis une prise de distance, où ses amis ont pu saisir qui est en vérité ce Jésus qui les entraîne. Le retrait obéit à une visée identitaire: savoir qui est Jésus les conduit à deviner ce qu'ils vont devenir à sa suite.

Les oliviers de Gethsémani

Troisième retrait, troisième halte signifiante: le jardin de Gethsémani. Cette fois, c'est l'évangéliste Matthieu qui raconte. Jésus sait sa fin proche. Il a tenté de préparer les disciples en partageant avec eux le dernier repas, où il a donné sens à sa mort: le sang versé ne sera pas perdu, il sera versé «en faveur de la multitude, pour le pardon des péchés» (Mt 26,28). Puis il entraîne les siens au jardin des Oliviers et se retire pour prier avec ses trois intimes (Pierre, Jacques et Jean). Ceux-ci n'auront pas la force de veiller avec lui; ils s'endormiront, d'épuisement et de chagrin.

Resté seul, à l'écart, Jésus prie. «Il tombait à terre et priait pour que, si possible, cette heure passât loin de lui. Il disait: "Mon père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi!"» (Mt 26,39). À trois reprises, Jésus reviendra vers ses disciples et les trouvera à chaque fois endormis. Ce va-et-vient souligne la solitude. Alors que Jésus essaie en vain d'échapper à sa mort, le sommeil des disciples met en évidence leur impuissance à aider le Maître.

Peu de récits évangéliques nous introduisent aussi dramatiquement dans l'intimité et l'humanité de Jésus. Alors que dans



les annonces de la Passion, Jésus semblait dominer son destin et acquiescer à son sort, ici le lecteur, la lectrice assiste à son ultime combat. Confronté à l'imminence de sa mort, il recule. «Mon âme est triste à mourir», confie-t-il. Abandonné par les disciples qui dorment, il est seul face à son Dieu. «Personne n'a jamais craint la mort autant que cet homme», a commenté le réformateur Martin Luther, au XVI^e siècle. Sur la croix, un cri retentira: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné» (Mt 27,46). L'évangéliste nous fait assister à la détresse de Jésus, seul face à la mort qui vient. Son trépas ne fut pas un faux-semblant. Mais ce à quoi assistent aussi les lecteurs de l'évangile, c'est au chemin accompli par Jésus dans sa prière. Devant la perspective de la souffrance, il commence par reculer. Puis – mais après combien d'heures, après quelle lutte, après quel combat intérieur? –

émerge une nouvelle posture: «Pourtant, non pas comme je veux, mais comme tu veux!» (Mt 26,39). Parce qu'elle est volonté obstinée de se tenir devant Dieu, sa prière mûrit jusqu'à s'ouvrir à une volonté autre que la sienne. Parce qu'elle a été hésitation, incertitude, cri, combat, sa prière peut s'ouvrir à l'apaisement et au consentement confiant.

Ultime halte, ultime retrait. Gethsémani représentait pour Jésus la dernière tentation; comme au désert, il est finalement parvenu à se fier au Dieu père. De la tentation au désert jusqu'au jardin des Oliviers, en passant par la montagne de la Transfiguration, ces trois moments de retrait ont permis à Jésus de se relier à la source. La spiritualité ne se construit pas dans le vacarme, fût-il intérieur. On dira aussi, pensant à Gethsémani: elle apaise le vacarme pour faire entendre la source. ●

L'agonie du Christ au jardin des Oliviers

Pietro D'Achiardi, 1922-1924, mosaïque. Jérusalem, église de Toutes-les-Nations. © Godong/Bridgeman Images

À lire aussi

L'évangile de Marc, E. Cuvillier, coéd. Bayard-Labor et Fides, 2002.

Vie et destin de Jésus de Nazareth, D. Marguerat, éd. du Seuil, 2019 (en format poche: Points Histoire, 2021).

«Satan ou l'adversaire de l'alliance», A. Wénin, *Graphè* 9, 2000, p. 23-43.

Quelle est la conséquence de ces retraits?

De la tentation au désert jusqu'au jardin des Oliviers, en passant par la montagne de la Transfiguration, ces trois moments de retrait ont permis à Jésus de se relier à la source. La spiritualité ne se construit pas dans le vacarme, fût-il intérieur.